Maggie Nelson

Éditions du sous-sol

Jane, un meurtre

Traduit de l'anglais par Céline Leroy

UNE PARTIE ROUGE

Maggie Nelson

JANE, UN MEURTRE

Du même auteur
aux Éditions du sous-sol

Une partie rouge, traduit de l'anglais (États-Unis) par Julia Deck, 2017

Les Argonautes, traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Michel Théroux, 2018

Bleuets, traduit de l'anglais (États-Unis) par Céline Leroy, 2019

Jane, un meurtre

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Céline Leroy

Maggie Nelson

Éditions
du sous-
sol

Titre original
Jane : A Murder

Le livre a été publié pour la première fois en ❷❶❶❺ par Soft Skull Press une marque de Counterpoint LLC

© ❷❶❶❺ by Maggie Nelson

© Éditions du Seuil, sous la marque Éditions du sous-sol, ❷❶❷❶ pour la traduction française

Couverture : création de © Jussi S. Karjalainen

Conception graphique : gr20 Paris

ISBN : ❾❼❽-❷-❸❻❹❻❽-❺❷❽-❹

Certains des textes de ce livre sont tirés du journal intime de l'enfance de Jane, remontant à 1960-1961, ou de pages éparses d'un autre journal rédigé durant ses années à l'université. La majorité des fragments plus tardifs ne sont pas datés ; je les situe autour de 1966, mais sans certitude aucune. J'ai pris la liberté de changer la disposition des phrases sur la page et de corriger l'orthographe ainsi que la grammaire quand cela était nécessaire. Par ailleurs, cette histoire a beau être "vraie", je ne prétends pas à la précision factuelle dans la représentation des événements et des individus.

Pour ma mère, qui a fait le voyage.
Et, ma sœur, Emily Jane,
qui a toujours été là.

Nous sommes au septième ciel, Watson.
Il n'y a que la lune, embaumée dans le phosphore.
Il n'y a qu'un corbeau perché sur un arbre. Notez-le.

Sylvia Plath, "Le Détective"
1er octobre 1962

[Journal de Jane]

Cher

Je sais que l'écriture est une thérapie pour beaucoup
de gens – la leur.
Cette épître sans destinataire
est donc ma thérapie. Ce que j'ai à raconter –
oh, beaucoup d'impressions ridicules sur des bêtises
j'imagine

LA LUMIÈRE DE L'ESPRIT

(QUATRE RÊVES)

*

Elle avait pris deux balles dans la tête, une par-devant et une par-derrière. Elle errait à la recherche de quelqu'un qui pourrait les lui retirer du crâne. Elle n'était pas encore morte, mais craignait d'être mourante. Les impacts étaient parfaitement exsangues et ronds, les bords cautérisés, deux éclipses. L'air qui passait à travers les trous créait une sensation étrange, une douleur un peu sourde, comme de mâcher de la nourriture chaude ou froide sur une carie, la sensation d'un vide où tout était dense et plein auparavant.

Le soleil éclairait la circonférence de ces deux croûtes noircies si bien qu'un long rayon de lumière pâle sortait du milieu de son front, et un autre de l'arrière de son crâne.

Est-ce la lumière de l'esprit ? Est-ce la lumière de mon esprit ?

J'étais donc un génie, finalement ! L'idée la fit sourire, mais elle se demanda ensuite : *Pourquoi la lumière a-t-elle toujours été invisible ? J'ai dû la dilapider, je n'ai dû éprouver que les plus infimes de ses rotations. Qu'en faire désormais ? S'il m'était possible de trouver un abat-jour, quelqu'un pourrait lire à côté. Je pourrais éclairer des pièces entières, des donjons entiers, je brille si fort.*

Mais en vérité, elle perdait la lumière ; celle-ci s'échappait de tous les côtés, impossible à retenir.

*

Elle se réveille. Ouvre les yeux et voit des pivoines parfaitement immobiles. La fenêtre encadre une brume bleue impénétrable ; il est cinq heures et demie du matin.

Elle dort à côté d'un miroir, se redresse et se regarde dedans.

Elle a une tache de rousseur un peu plus grande que les autres qu'elle ne se rappelle pas avoir vue avant, pile au milieu du front. Elle l'examine, pose un doigt dessus.

Un teint pâle couvert de taches de rousseur, une tache de plus qu'est-ce que ça change ? Mais le rêve ! Une de plus, qu'est-ce que ça change ?

L'air trempé de brume est insupportable, et soudain elle croit voir la tache grossir – tandis que les fleurs sont manifestement en train de pousser ; mais lentement, lentement.

La tache de rousseur vire au violet, un bleu miniature. Un violet de plus en plus foncé tandis que les fleurs s'alourdissent de pétales. Les feuilles retombent par-dessus le bord du vase et pendent vers le sol tandis que la tache commence à noircir.

Lentement, la tache se transforme en trou.

*

Elle se réveille. La brume s'est dissipée. Il n'y a pas de tache de rousseur, pas de trou. Les fleurs, quant à elles, sont écloses et tournées vers la fenêtre.

Bientôt elle voudra quelque chose – une tasse de café. Elle entame sa journée. Le ciel apparaît sous forme de grosses bandes bleues traversées de traînées comme décolorées à la javel par le soleil.

La valise inflammable qu'elle transportait, inconsciente du danger qu'elle courait. Marchant tranquillement dans la rue par une journée de printemps. Chaude pour la saison. Elle chante : "I Wish I Were a Kid Again", j'aimerais redevenir une enfant. Elle se moque de ce que pensent les gens. Elle sait qu'elle est Cléopâtre. Elle sait que ses entrailles sont des lances.

*

Mais bientôt le brouillard revient, en rubans. Pendant un temps, le soleil l'illumine de l'intérieur, le réchauffe. Puis petit à petit, le soleil se déplace vers l'extérieur, s'accroche à ses contours.

Bientôt, une boulangerie qu'elle n'avait jamais vue apparaît. Il y a des endroits comme ça, des endroits qui n'existent qu'une fois, ou qui n'ont qu'une seule entrée. Peut-être a-t-elle déjà vu cette boulangerie dans un rêve, ou, un livre dont le souvenir est resté vif depuis l'enfance, celui où le renard confectionne des éclairs et sert les clients.

Elle est seule dans la boulangerie. Les chaises et les tables sont reliées par du fil et des câbles noirs qui semblent avoir été fabriqués par des oiseaux. Elle s'assoit et commence à rédiger une lettre sans destinataire.

FABLE

FABLE

Quand je raconte à mon grand-père
que j'écris sur Jane, il me dit :

Qu'est-ce que ce sera, quelle fable
vas-tu nous inventer ?

Nous mangeons d'horribles petites pizzas
et ma mère boit le vin

d'un cubi. Je ne sais pas
quoi répondre. J'aimerais

pouvoir lui montrer : qu'avant
fabrication

et *fiction* se trouve
fable, la *fabula* qui façonne

un récit mythique. Tel qu'on l'employait en 1592 :
Il n'est pas assez de mots pour exprimer l'excellence,
la délicatesse et la perfection de cette fable.

Mais il ne veut pas voir.
Par ailleurs, cette définition

est obsolète. En 1639 :
C'est un péché de mentir, y compris pour la cause de
Dieu, et de défendre Sa justice

en inventant fables et faux récits.
Et en 1875 :

Nous ne devons pas croire que cette fable logique ait jamais eu d'existence réelle.

FABLE

Je fabule, donc, comme une femme qui émerge de l'océan. Un homme de grande taille la rejoint sur le sable noir. *Tu es revenue*, dit-il. Peut à peine la voir dans la lumière de l'océan. Ils font l'amour à cet endroit et se transforment en chevaux. À la tombée de la nuit, ils se transforment en algues.

Dans le noir, elle l'interroge d'une voix basse sur la mère de toute chose et il ne sait pas de qui elle parle. Elle interroge le volcan et le volcan crache de grands panaches de cendre humide. De fatigue, elle pose la tête sur ce qu'elle découvre être un oreiller d'encre. Au réveil, elle tend les bras autour du globe et s'aperçoit que ses doigts sont loin de se toucher.

UNE PHILOSOPHIE DE LA COMPOSITION

“De tous les sujets mélancoliques, quel est le plus mélancolique selon l’intelligence universelle de l’humanité ? – La Mort, réponse inévitable. ‘Et quand, me dis-je, ce sujet, le plus mélancolique de tous est-il le plus poétique ?’ D’après ce que j’ai déjà expliqué assez amplement, on peut facilement deviner la réponse : ‘C’est quand il s’allie intimement à la Beauté. Donc, la mort d’une belle femme est incontestablement le plus poétique sujet du monde.’”

Edgar Allan Poe

(1966)

Ah ! Bonne chance.

Dommage que la mère de Franny
ait eu tort – dommage
que je n'aie pas seulement besoin
d'un bol de soupe chaude
et d'une bonne nuit de sommeil.

Il fait froid ici.

DEUX INJUSTICES

Il paraît que les éléphants sont capables de reconnaître les os d'un congénère bien-aimé s'ils viennent à tomber dessus en pleine nature. Ils s'arrêtent et tournent autour des énormes ossements en décomposition, agitent leur trompe et barrissent de chagrin.

La voix off dira peut-être : *Les éléphants savent que ces os sont ceux de Dolly. Ils font le deuil de Dolly*. Mais Dolly est notre nom, pas le leur.

Ce n'est pas pareil de faire le deuil de quelque chose sans prononcer son nom. Un fœtus, un serpent qu'on appelle Serpent, une femme sans numéro de sécurité sociale avec un nom des plus courants.

Elle est née à Muskegon, Michigan, le 23 février 1946, et est morte le 20 mars 1969, entre minuit et deux heures du matin.

Je suis née quatre ans plus tard, presque jour pour jour.

Sa tombe ne porte pas d'épitaphe, seulement son nom.

Je l'ai trouvée en pleine nature ; elle s'appelait Jane, une énième Jane.

LE FEU

La légende familiale raconte que toutes les possessions de Jane ont brûlé dans une grande flambée. Journaux intimes, vêtements, albums, livres, machine à écrire, dissertations, lettres d'amour. Ses parents l'ont apparemment allumée quelques jours après son meurtre en allant récupérer ses affaires à Ann Arbor. D'après les souvenirs de ma mère, la flambée a eu lieu devant la chambre de Jane sur la pelouse de la faculté de droit.

Cette pelouse est un espace public traversé par plusieurs chemins en ciment et entouré de bâtiments gothiques recouverts de lierre, l'un d'eux étant la grande bibliothèque de droit. De retour sur les lieux, ma mère reconnaît qu'il est peu probable que mes grands-parents, deux personnes très discrètes, aient fait un grand feu à cet endroit pour y jeter les affaires de Jane.

Mais le doute subsiste. D'où vient cette histoire et où sont passées ses affaires ?

DÉCALAGE

Un jour en fouillant
dans le “débarras” je trouve
quelques feuilles volantes d’un journal intime

dont je suppose qu’il s’agit du mien : des pages
et des pages pleines de doutes ;
un ton de plainte permanente ;

et un désir, un désir vif
pas encore enfoui dans
mes poèmes. Mais mon écriture

n’est ni belle ni
très penchée, et je n’étais pas née
en 1966. Le journal est

celui de Jane quand elle avait
vingt ans. Après
avoir vérifié qu’il n’y avait personne à la maison,

je me suis faufilée dans le bureau de ma mère,
j’ai tout photocopié, puis j’ai soigneusement remis
les originaux à leur place.

[Journal de Jane]

(1966)

Tu sais, dans un monde qui exige qu'on choisisse une voie, j'en suis pour ma part totalement incapable.
Deviendrai-je professeur ? Irai-je en France ?

Je ne sais pas du tout si je suis intelligente –
c'est ça plus que tout le reste qui me pousse à travailler dur, très dur.

Je ne suis pas sûre d'être un esprit brillant.
Je ne suis pas sûre de savoir raisonner.

Je sais que je suis aussi perdue que tout le monde.
Je ne sais pas si je vais m'en sortir dans les matières avancées –

Je ne sais pas si je vais m'en sortir durant la prochaine heure d'éco.
Je ne sais pas si je suis bonne en rhétorique.

Il y a un million d'autres choses que j'ignore à propos de mes capacités intellectuelles.
Laissons tranquilles mes capacités émotionnelles pour ce soir – elles sont pires encore.

Je désire tant de choses – avoir de la ressource, être charmante, chaleureuse, profonde, intelligente, aimante, accomplir quelque chose,

avoir des aventures, donner plutôt que recevoir, être joyeuse plutôt qu'en quête de réussite, confiante plutôt qu'indécise, dans le moment plutôt que dans l'anticipation,
avoir des réponses plutôt que des questions.

Je suis très agitée ces derniers temps
— mais ça aussi ça passera.

PREMIÈRES PHOTOS

La seule photo de Jane
que j'ai vue quand j'étais petite
était accrochée dans la chambre
de mes parents. Elle portait
un long imperméable et
posait dans les escaliers,
un décor kitsch en fond
avec des chevrons couleur bronze.

Plus tard, j'ai découvert
que Jane portait
un long imperméable la nuit
de son meurtre. Et si
c'était le même manteau
que celui de la photo, celui
que j'ai regardé pendant toutes ces années ?

J'arrive à la New York Public Library
avec mes deux dates, les simples crochets qui encadrent
une vie. Je demande à une bibliothécaire
où je pourrais trouver des informations
sur un meurtre qui remonte à loin. *Est-ce que*
c'est un meurtre célèbre ? demande-t-elle.
Pas vraiment, je réponds. *C'était un membre de ma famille.*
Ma réponse m'embarrasse.

Elle me donne des petits bouts de papier
que je remplis, roule
puis envoie dans les tubes argentés
longs comme des auriculaires. Après
les avoir fait tomber dans une écoutille
j'attends que le personnel invisible
renvoie du sous-sol
les bobines bleu foncé du *Detroit News*.

Clac clac clac, les bobines
filent sur l'écran rétroéclairé.
Nouvelle attaque cardiaque pour Eisenhower. Les Noirs mettent fin à une longue grève à l'université. Visite de réconciliation
entre les anciens ennemis
Truman et Nixon. "Nous serons
sur la Lune en juillet !" Puis,
le 22 mars 1969, le visage de Jane
qui soudain prend tout l'écran.

L'aura de la jeunesse comme une
nouvelle coupe de cheveux – flagrante,
crue, accablante. Un bandeau
maintient ses cheveux bruns en arrière ;
ses lèvres légèrement entrouvertes.
Comme elle désire. Comme elle
est pénétrante, ses yeux enfoncés
sous son front comme ceux de ma mère,
comme ceux de leur père : sombres,
obéissants, dévorants.

Je la dévisage,
nos pensées gelées ensemble
au sommet d'une vague
qui vire au blanc-froid, s'enroule

et retombe dans le vert éclatant.
Quand j'ai commencé à regarder Jane,
elle était beaucoup plus âgée que moi.
Comme son visage me paraît étrange à présent
agrandi sur cet écran granuleux,
à présent qu'elle n'aura jamais plus
que vingt-trois ans.

ESPRIT

L'esprit de Jane
continue de vivre en toi,
me dit ma mère

en essayant de décrire
qui je suis. Je me sens comme la fille
dans ce film de deuxième partie de soirée

qui, horrifiée, lève les yeux
vers le portrait
de son ancêtre monstrueuse

au moment où elle s'aperçoit
qu'elles portent le même
pendentif criard

autour du cou.
D'aussi loin que je
me souvienne, mon grand-père

commet la même erreur :
Il s'assoit dans sa cuisine,
ses yeux bleus gélatineux
rivés sur moi. *Tu sais quoi, Jane ?*
dit-il. *Je crois que je*
vais me resservir un café.

COMMENT ÉTAIT LE VOYAGE

DEUX LETTRES D'ANCÊTRES SUÉDOIS, MUSKEGON, MICHIGAN (1910)

1. Comment était le voyage (Marie)

Je veux te dire que je suis arrivée sur une terre nouvelle.
Je veux te décrire comment était le voyage.

Ma chère, tu imagines bien que ça a été terrible.
Un navire de guerre nous est rentré dedans

ce qui a fait un grand trou dans le bateau
et nos malles ont pris l'eau.

Nous pensions être perdues.
Mais nous n'étions pas si loin.

Puis nous avons pris un bateau plus petit appelé *St Louis*,
un affreux petit bateau.

Nous avons été très heureuses de gagner le rivage.
Nous sommes arrivées à Muskegon la nuit du mardi 3 octobre.

Ils sont gentils, ces gens avec qui vit Nels.
Des jeunes personnes uniquement.

Il était si content en voyant sa petite Svea.
Tu n'imagines pas comme il est gros. Il réussit bien ici.

J'ai que mon homme et la petite Svea
et bien sûr au début je me suis sentie seule.

Je ne pense pas qu'on n'arrivera jamais à aimer l'Amérique
pareil que la Suède.

Je me demande comment tu vas. Mais
tu es sûrement bien prise par la moisson.

Est-ce que l'automne est beau à la maison ?
Ici il est changeant.

Un jour il pleut,
celui d'après le soleil brille.

2. Un salut chaleureux (Nels)

Je dois aussi t'écrire quelques lignes.
J'ai travaillé presque tous les jours depuis mon arrivée
en Amérique
donc je ne suis jamais libre.

Un travailleur peut mieux s'en sortir ici.
Je travaille dans une usine
où nous fabriquons des tables de billard.

Il y a 700 hommes dans l'usine
ce qui fait qu'on fabrique plusieurs centaines de tables
par jour.
Tout est à grande échelle ici.

Il y a 3 000 Suédois ici,
trois églises suédoises et beaucoup
de loges suédoises. C'est bien

parce que ça prend du temps d'apprendre l'anglais.
Nous sommes trop vieux. J'aurais aimé arriver ici
dix ans plus tôt.

LA BOÎTE

Ma mère dit qu'elle ne quittera pas le Michigan
sans.

Mais quand son père descend la chercher,
il revient avec un paquet peu épais
de feuilles de papier ligné maintenues par un bout de
ficelle.

Journal de Jane – Confidentiel
peut-on lire sur la couverture,
Confidentiel est souligné deux fois.

Elle n'aimait pas toujours sa sœur
et elle n'aimait pas beaucoup ses parents non plus,
prévient-il, et ma mère dit

que ça ne la dérange pas. Elle le range
dans sa valise, me dit
qu'on le lira en temps utile.

Environ un an plus tard, elle m'en envoie une copie.

Le journal commence en janvier 1960,
alors que Jane a treize ans, et s'arrête
en octobre 1961.

À ce moment de ma vie
la haine est si féroce
que je donnerais n'importe quoi pour tuer ma mère

ce sont ses premiers mots, elle
qui est déjà en train
de devenir une femme.

[Journal de Jane]

(21 OCTOBRE 1960)

Ce petit carnet est plein de mes humeurs changeantes.
Sur une page je suis manifestement heureuse et sur la suivante horriblement malheureuse.
La vie est ainsi faite.

Aujourd'hui, eh bien aujourd'hui je suis calme, heureuse, rêveuse et j'écoute de la musique sur la chaîne hi-fi.

Cet automne se passe bien mieux que le précédent et je suis très heureuse et très occupée.
Je suis devenue pom-pom girl et je m'entraîne tout le temps.
Barb a eu seize ans ce mois-ci et nous sommes allées à Ann Arbor ce week-end. Je fais aussi du latin et de l'algèbre,
en plus de mes quatre autres matières. Et j'adore ça ! Je suis si contente !

Je désire secrètement être une femme mûre & chic & sophistiquée comme Sandy Robertson et Gail Beatty,
mais ce n'est pas possible, je me contenterai donc d'être simplement Janie [M.].